

—Monsieur, répondit Blanche, non moins émue que le jeune homme, j'ai lu et relu vos poésies, comme le dit mon frère, avec infiniment de plaisir ; j'aime ce qui touche mon cœur et parle à mon âme. Je lis aussi vos chroniques, monsieur, avec un vif intérêt ; elles ont pour moi un double charme ; celui d'une lecture agréable d'abord ; ensuite, ne connaissant pas le monde et bien peu encore les choses de la vie, elles m'apprennent ce que j'ignore.

—Vous voyez, chère monsieur de Bierle, dit gaiement le baron, comment une petite fille, qui vient de sortir du couvent sait apprécier vos œuvres.

—L'année dernière, dit à son tour de Mégrigny, M. Henri de Bierle a publié un roman parisien qui a eu très grand succès. L'avez-vous lu, mademoiselle Blanche ?

—Non, monsieur, je ne savais pas...

—Ma sœur n'est pas encore une liseuse de romans ; mais elle lira celui de M. de Bierle, qui ne contient rien qui puisse effaroucher une jeune fille. Mais M. de Bierle est aussi auteur dramatique ; on parle d'une comédie de lui en trois actes, qui doit être jouée au Théâtre Français ; nous irons à votre première, chère monsieur. Est-ce pour bientôt ?

—Pas avant cinq ou six mois.

—Vous avez un grand savoir, monsieur de Bierle, l'imagination féconde, une plume alerte ; comme Voltaire et Victor Hugo vous pouvez, en littérature, toucher à tous les genres ; c'est le propre des grands écrivains, des hommes de génie.

—Oh ! de grâce, monsieur de Simiane, arrêtez-vous vous aller trop loin et vous ne rendez confus. On n'est pas un grand écrivain et moins encore un homme de génie quand on n'a, comme moi, qu'un faible talent.

—Le vrai mérite est toujours modeste, cher monsieur ; mais c'est bien, je ne veux pas vous contrarier ; et, comme vous le demandez, je m'arrête.

On avait causé en marchant, et l'on était arrivé à la porte du Casino où l'on entra.

Henri de Bierle, retenu par le baron, — et Dieu sait s'il en était heureux, — passa le reste de la soirée avec ces messieurs, Blanche et Antoinette.

—Etes-vous pour quelque temps à Dieppe ? lui demanda de Simiane, comme on allait se séparer.

—Je pense y rester jusqu'à la fin du mois.

—En ce cas nous nous verrons souvent.

—Je me trouverai très honoré et très heureux, monsieur le baron, lorsque vous voudrez bien m'admettre dans votre société.

—Cher monsieur de Bierle, vous serez des nôtres autant qu'il vous plaira.

Blanche n'était plus ni songeuse, ni triste ; son cœur débordait de joie.

Et en la voyant ainsi rayonnante, Antoinette se disait :

—C'est étonnant comme M. de Simiane sait bien faire ses affaires et celle de M. de Mégrigny ! Décidément ce sont les hommes qui se croient les plus maîtres, qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Henri de Bierle usa, mais n'abusa point ; c'est à dire qu'il se montra extrêmement réservé dans ces rapports avec le baron et les siens et ne fut jamais un importun.

Il accepta un déjeuner qu'il rendit le surlendemain.

L'intimité n'alla pas au delà.

On le voyait chaque jour dans l'après-midi, quelquefois aussi le matin ; mais après avoir causé quelques instants, il quittait la compagnie, sous un prétexte quelconque, faisant violence à son cœur qui aurait voulu le retenir auprès de Blanche.

Maintenant, il n'avait plus aucun doute sur les sentiments de la jeune fille à son égard : il était aimé ! Les regards de Blanche, si éloquents, ses sourires, qui ne s'adressaient qu'à lui seul et que seul il pouvait comprendre, la joie qui éclatait dans ses yeux dès qu'il paraissait, enfin ses rougeurs subites et ses émotions avaient été autant de révélateurs indiscrets.

Et, cependant, aucune parole d'amour n'était encore tombée de ses lèvres.

Un soir, Raoul et Ludovic étant montés dans la salle des jeux afin d'y chercher une distraction et aussi, peut-être, pour se donner le plaisir de voir perdre les joueurs, Blanche et Antoinette entrèrent dans le salon.

Très calme en apparence, Blanche était agitée.

Elle n'avait pas vu Henri de la journée.

Ses yeux ne quittaient presque pas la porte d'entrée ; quelque chose lui disait qu'il la cherchait en ce moment, qu'il allait venir, et elle l'attendait.

En effet, après un quart d'heure d'attente, le jeune homme parut.

Jotant un coup d'œil rapide dans la salle, il vit aussitôt Blanche, devenue très rouge, assise à côté de sa femme de chambre.

—Le voici, vous voilà contente, dit Antoinette à l'oreille de la jeune fille, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

C'était la première fois que la femme de chambre faisait comprendre à sa maîtresse qu'elle avait découvert son secret.

Henri était devant elles et tendait la main à Blanche.

Il s'assit, et après un échange de quelques paroles banales.

—Monsieur de Bierle, êtes-vous danseur ? demanda tout à coup Antoinette.

—Mais, autrefois, je ne détestais pas la danse, répondit le jeune homme.

—Maintenant vous ne dansez plus ?

—Si, je danse encore, lorsque l'occasion s'en présente. Vous mademoiselle Blanche, continua-t-il, il paraît que vous ne dansez jamais.

—Ma chère maîtresse aime beaucoup la danse, — elle me l'a dit, — répliqua vivement Antoinette ; mais n'ayant encore dansé qu'au pensionnat avec ses jeunes amies, elle n'ose pas se risquer dans un bal comme celui-ci ; il lui faudrait un bon danseur, qui mit en elle la confiance qu'elle n'a pas.

Oh ! on va jouer une redowa. Tenez, monsieur de Bierle, je crois bien que si vous invitiez Mlle Blanche, se sentant plus hardie, elle accepterait.

—Ah ! Antoinette, fit la jeune fille, dont le cœur battait à se briser.

Henri lui prit la main et, d'une voix émue :

—Vraiment, dit-il, vous voudriez bien danser avec moi ? Eh bien, accordez-moi cette grâce, je vous en prie.

Blanche regarda Antoinette.

—Mais oui, mais oui, il faut danser ; je ne vois pas pour quoi vous vous refuseriez ce plaisir.

La jeune fille mit sa main tremblante dans celle du jeune homme.

Elle murmura doucement :

—Je veux bien.

L'orchestre jouait le prélude de la redowa. Ils se levèrent, s'enlacèrent, et, à la première mesure de la danse, ils se mêlèrent au flot des danseurs.

Antoinette se disait :

—Eh bien, ça m'amuse, moi, de faire le jeu de ces gentils amoureux.

—Vous dansez très bien et avec une grâce parfaite, dit Henri à la jeune fille.

—Oh ! vous êtes indulgent ; c'est vous qui êtes un excellent danseur ; vous corrigez mes fautes et je parviens ainsi à ne pas faire trop mauvaise figure.

—Pou tant, vous voyez comme on vous regarde, et sur votre passage vous entendez des murmures flatteurs.

De fait, souple, légère, gracieuse, Blanche dansait à ravir, bien qu'elle eût l'oreille plus attentive aux paroles du jeune homme qu'aux mesures de la danse. Elle avait les traits animés, les yeux étincelants, et elle était si belle ainsi, dans le rayonnement de sa joie, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer.

Entre la première et la seconde partie de la redowa, Henri et Blanche se promenèrent dans la salle comme les autres danseurs.

Ainsi, mademoiselle Blanche, disait le jeune homme, votre